

Un rio à Rio pour OSS117

Un exemple de rêve contribuant à faire bouger la théorie

J'étais dans la baie de rio après une grande visite de l'Amérique du sud. On allait prendre la voiture avec quelqu'un, quand, sur le volcan qui est en face de nous, se sont allumés en différents points des signes en forme de cercles concentriques vibrant. Ça indique les points de chauffe du volcan. C'est le signe d'une éruption imminente.

Qu'est-ce qu'on fait ? me dit mon acolyte (je ne sais absolument pas qui c'est). Je dis : on prend la voiture et on se tire vite fait le plus loin possible.

Curieusement, les gens n'ont pas cette réaction. Ils ont du mal à monter dans les voitures. En fait je m'aperçois qu'ils sont partis et qu'ils m'ont laissés. Pourtant il y a des voitures au parking. Les gens essayent de les ouvrir mais elles sont toutes fermées. Je pars malgré tout en voiture avec le type qui m'accompagnait au début ; on s'engage sur une route et soudain elle est pleine d'eau, sur plusieurs centimètres. Je lui dis que Ce serait trop risqué de risquer la traversée.

On rebrousse chemin vers un pont sous lequel on passe. De l'autre côté, à côté du pont sur la gauche une grande pente à 45° déroule un tapis liquide qui descend vers nous. Il n'est pas très épais, mais soudain voilà une grande vague qui arrive du haut. On rebrousse encore chemin pour l'éviter. Trop tard : de l'autre côté arrive une vague semblable. Nous sommes cernés.

Nous sommes emportés par le flot et nous nous retrouvons au milieu d'un maelstrom liquide aux parois étonnamment lisses, qui fait penser à un chaudron. On tourne et on tourne là dedans avec angoisse, en se disant qu'on va finir par s'y enfoncer et crever noyés. Lorsque je tourne, j'ai l'impression d'être dans un sac de couchage avec un plastique autour qui me laisse un peu d'air. Finalement, contre toute attente le tourbillon nous recrache. Je me retrouve à l'air libre. L'éruption est finie, le raz-de-marée aussi. Je n'ai plus qu'à faire sécher mon sac de couchage.

Je me retrouve à l'université de Rio où se tient une conférence. Une femme prend la craie pour aller faire sa démonstration au tableau très loin, dans une salle vide et perpendiculaire à celle où nous nous tenons. Je me demande pourquoi elle fait ça, et pourquoi les étudiants ne la suivent pas. Comme, à rester là je n'entends pas très bien, je la rejoins, même si je suis le seul à faire ça.

Elle expose un truc très intéressant, assez mathématique. Ça me stimule pas mal. Je me dis que je pourrais reprendre ce qu'elle dit pour en faire une synthèse, l'interroger et développer mes propres idées. Je me dis que je devrais m'en servir pour mes propres

recherches. Et, après tout, pourquoi ne pas en faire part tout de suite, ici, puisque je suis dans une université.

Je me dis qu'après tout, je vais le faire ; c'est une opportunité pour eux que je sois de passage. Je le leur dis, ajoutant qu'ils ont tout le reste du temps pour écouter les autres profs.

Dans un rêve précédent j'allais à l'université. Je ne sais plus trop où elle se trouve ni à quelle heure j'ai cours. Je me retrouve à monter dans l'escalier avec mon vélo sur l'épaule, puis carrément je monte l'escalier sur mon vélo.

Je me retrouve suspendu dans le vide de la cage d'escalier. Je tiens la rampe avec une seule main. Je trouve ça pas très prudent, alors je descends d'étage en étage, toujours me tenant par une seule main.

Dehors, je cherche le chemin de la fac et je vois un minuscule petit train s'engouffrer dans un petit trou circulaire de la chaussée, à l'endroit du caniveau.

Identification de l'analyste à l'analysant

J'ai fait ce rêve à la nuit qui a suivi une séance avec une analysante où elle m'avait elle même raconté le rêve suivant : *elle remontait à contre courant une rivière avec son sac d'écolière sur le dos. Elle parvenait sur l'autre rive et devait remonter la pente encore une fois avec difficulté afin d'aller à l'école.*

Je reconnais bien le thème de l'eau tel que je l'ai rêvé des centaines de fois, sous des formes à chaque fois différentes. Comme d'habitude et bien que je reconnaisse la signification d'un tel rêve, je ne lui en avait soufflé mot, me contentant de lui poser des questions. Très peu, car elle comprend très vite : elle rame à contre courant à l'heure actuelle dans son métier, qu'elle espère changer un de ces jours. Mais surtout, elle est dans l'eau et elle en sort : c'est une représentation de sa naissance, ce qu'elle trouve très rapidement. Le cartable sur le dos représente le poids de l'histoire familiale avec laquelle elle est née. Souvenir ou reconstruction après coup, personne n'en sait rien, et ça n'a pas vraiment d'importance. Le fait d'en rêver indique un manque de représentation de cet événement et une tentative de le faire monter sur scène afin de combler cette lacune. L'expérience prouve que, chez elle comme chez moi, ça ne cesse de revenir. Comme sujet, nous n'étions « pas encore là » au moment de notre naissance, et le rêve ne cesse pas de tenter d'en écrire quelque chose qui ne sera jamais suffisant.

Voilà pourquoi le fait que je l'ai entendu chez moi des centaines de fois m'a permis de l'entendre chez elle et de l'aider à en trouver l'interprétation par elle même, car c'est toujours en faisant cela que l'on naît comme sujet, en parlant c'est-à-dire en construisant les représentations manquantes et, comme de bien entendu, des représentations du sujet naissant, ce qu'il est en train de réaliser dans l'analyse.

Et, de l'avoir entendu de sa bouche, cela a suscité chez moi la pulsion toujours à l'œuvre souterrainement, qui est paradoxalement la pulsion de mort, celle qui tue la Chose pour la remplacer par un objet maniable, c'est-à-dire une représentation. D'où mon propre rêve où la mort ne cesse de menacer, jusqu'à ce qu'elle apparaisse pour ce qu'elle est symboliquement : une naissance. Au fond, vivre, c'est ne pas cesser de naître.

C'est très souvent que je me rends compte de ce genre d'identification inconsciente, ou d'entraînement de la pulsion de l'un par celle de l'autre. Remarquez que je parle bien ici de pulsion et non de désir, la première représentant le travail du symbolique qui tend à réduire le Réel, tandis que le second vise toujours le phallus, symbole imaginaire de ce qui comble le manque.

Il y a peu, après m'être couché, je ne parvenais pas à m'endormir. Je ne cessais d'exposer à un interlocuteur imaginaire mes revendications face aux injustices que j'ai subies de la part de ma famille, puis de la société. J'ai fait ça un bon moment jusqu'à ce que je me demande : mais pourquoi ça revient, là, maintenant, ce soir ? La réponse est venue très vite : je venais d'entendre une analysante m'exposer pendant toute une séance le même type de revendications.

Naissance et séparation

Je reviens donc à mon rêve. Après coup je trouve curieux qu'il me montre la naissance sous deux formes de catastrophes différentes : l'éruption volcanique, le raz de marée. Le feu et l'eau ne sont en général pas très compatibles. Mais on peut comprendre aussi naissance comme la lave, les rochers, les gaz qui sont expulsés d'un trou de manière violente et dangereuse. C'est la première fois, il me semble, que cela m'est exposé de cette façon, alors que les rêves d'eau sont légions. Je suis également intrigué par ces prodromes de l'éruption, ces « points chauds » qui se signalent par des ondes concentriques en différents points de la montagne. Sur le ventre de la montagne.

J'ai également du mal à comprendre toutes ces notations contradictoires sur « les gens ». Ils ne cherchent pas à fuir alors que je ne pense qu'à ça. Ils ont du mal à monter dans les voitures et pourtant ils sont partis en me laissant seul. Malgré cela, ils sont toujours là et ont du mal à ouvrir les portières des voitures.

J'ai bien fait d'écrire cela, même si c'est des redites par rapport au texte du rêve. J'ai bien fait de noter même ce qui était contradictoire. J'ai bien fait de ne pas laisser cela de côté comme si c'était du détail. Car, en l'écrivant, j'ai soudain pensé à un épisode de ma petite enfance.

Je me réveille un matin dans mon petit lit installé au bout du lit de mes parents. Comme d'habitude, je me dresse sur mon matelas en prenant appui sur le pied de lit de bois ouvragé de mes parents et suis comme frappé par la foudre : ils ne sont pas là. Ça n'est jamais arrivé. Je me sens abandonné, seul dans cet appartement immense pour moi. Je me mets à pleurer, pleurer, pleurer sans pouvoir m'arrêter, pendant ce qui me semble des heures. Finalement ma grand-mère survient. Ça me rassure un peu. Mais il a encore fallu des heures pour que mes parents rentrent. Ils m'expliquent qu'ils sont allés aux champignons. Ma mère a essayé de me réveiller pour m'emmener, mais j'ai répondu « non » dans un demi sommeil, à ce qu'il paraît.

Tout cela pourrait très bien expliquer les attermoissements des « gens » sur le parking, face à une menace d'abandon. Je pense tout d'un coup que, dans les bandes dessinées, un son, notamment une alarme, est souvent représentée par ces cercles concentriques vibrants. Comme si ma mère avait fait le réveil-matin, comme si j'avais souhaité qu'elle ne parte pas (« les gens n'ont pas cette réaction »), qu'elle m'avait abandonné quand même, puis, nouvelle tentative (« les voitures sont fermées » : mon souhait fabrique cette contrainte pour l'empêcher de partir), et enfin c'est moi qui part : je préfère ça, par identification de façon à garder l'initiative, choisir de partir au lieu que ce soit l'autre qui parte. Ce dernier mécanisme a pu m'arriver plus tard dans l'un ou

l'autre de mes relations amoureuses. Je crois que beaucoup de lecteurs se reconnaîtront aussi.

Et ce départ me fait aussitôt penser au premier départ dans la vie, à la première séparation qui s'est produite dans le flot de la rupture de la poche des eaux, créant ce qu'on appelle en portugais un rio. Certes, je suis aussi beaucoup allé au Brésil mais je n'ai jamais donné qu'une seule conférence à Rio. Je n'y vais plus, j'en ai la nostalgie, et c'est une autre séparation qui vient se mettre en scène par analogie. S'il ne s'agissait que du Brésil, mon rêve aurait mis en scène São Paulo ou João Pessoa, des villes où je suis allé bien plus souvent. Mais Rio, c'est un rio !

Quant au volcan, outre sa capacité éruptive, il me rappelle la ville de mon enfance, Le Puy, qui est construite au milieu du cratère d'un vieux volcan d'Auvergne. Je ne suis pas véritablement né là, mais à Albi. Par contre, j'ai passé mon enfance là, c'est-à-dire la naissance à mon état de sujet. Ceci irait plutôt dans le sens d'une reconstitution imaginaire, plutôt que d'un pur souvenir. Il faut combler à tout prix cette lacune de mon histoire, et je le fais avec des savoirs acquis ultérieurement : le décor volcanique de mon enfance, la poche des eaux, le Brésil pour le rio.

Ces prémisses me renvoient à la mise en scène effective de la gestation : « je tourne, je tourne ... dans le chaudron » avec ce sentiment d'être dans un sac de couchage enveloppé de plastique étanche. Je ne l'ai pas écrit au moment où j'ai retranscrit le rêve, mais il me revient maintenant que, pendant cette ronde, je me recroquevillais dans le fond de mon sac avec cette idée que, le plastique me protégeant de l'eau, je trouverai bien suffisamment d'air là dedans. En même temps, je n'étais pas très convaincu, persuadé que j'allais finir par me noyer. Et aussi, cela me faisait adopter l'attitude bien connue du fœtus.

La séparation se reproduit encore sous une forme atténuée avec la femme prof. Cette fois, elle inclut petit à petit des préoccupations plus actuelles. D'abord le travail de tout sujet, qui consiste, à partir de ce qu'il apprend et répète, à construire quelque chose qui lui soit propre et en lequel il pourra se reconnaître comme sujet. Cela ne cesse jamais et aujourd'hui, je suis nostalgique des conférences que je donnais au Brésil. Et puis à partir de ce que j'ai appris, Freud, Lacan, je suis aujourd'hui capable de proposer un théorie qui, sans renier Freud, au moins pour l'essentiel, s'est dégagée de l'esbroufe que représente la théorie de Lacan. Cette dernière repose en effet sur l'étalage d'une érudition qui a réussi à promouvoir le savoir à la place de l'expérience, le tout noyant le poisson dans une rhétorique si alambiquée qu'on peut y lire tout et le contraire.

Il n'est pas facile de se situer en dehors d'une croyance en s'adressant à une communauté qui se reconnaît en elle et en fait le socle de sa pratique, essentiellement sa pratique des colloques et des séminaires. C'est malgré tout le souhait que mon rêve met en scène.

Sexuation et sexualité

Le rêve précédent qui m'est revenu à la suite du récit de celui-ci n'est pas sans rapport, puisqu'il débute par ma recherche de l'université. Mais très vite, mes exercices d'escalier à vélo me déplacent du savoir à la pratique sportive, c'est-à-dire celle de l'acte sexuel. Il y a longtemps que j'ai compris que le vélo se plaçait entre les jambes et que monter un escalier correspondait à la montée de l'excitation.

Avoir un vélo, c'est donc avoir un phallus (on voit bien que c'est détachable), et ensuite je me retrouve être le phallus dans cette position périlleuse, suspendu dans la cage d'escaliers. Quand j'étais petit j'habitais au 3^{ème} étage. Je m'étais pris d'une passion pour monter les escaliers à l'envers, c'est-à-dire de l'autre côté de la rampe, le corps en suspension dans le vide. Je n'avais aucune crainte ; c'était un jeu, c'est tout. Pire, je m'amusais aussi à passer de la fenêtre de ma chambre à celle, contigüe, de la chambre de ma grand mère en passant par la façade de l'immeuble. Oh, il n'y avait pas long, pas plus d'un mètre ou deux. N'empêche, il y avait un moment où j'étais suspendu dans le vide par les mains. J'ai fait tout cela des dizaines, peut-être des centaines de fois ; rétrospectivement, j'en frémis. Je me suis même amusé un jour à passer de l'autre côté de la rambarde du balcon, à 17 ans, au 9^{ème} étage, où nous habitions alors. Juste pour voir ce que ça faisait.

Pourquoi un tel intérêt pour ces jeux dangereux ? Pour défier la mort ? Se sentir vivre ? Vérifier son habileté et son équilibre ? Je n'avais aucune idée de tout cela, ni même de ce que j'ai trouvé dans mon analyse : s'identifier au phallus de ma mère juste avant la séparation, naissance pour moi, castration pour elle.

Le petit train qui s'engouffre dans un trou au niveau du caniveau montre l'envers de cette procédure : le phallus train rentre dans le trou. J'ai aussi eu une passion pour les petits trains. Le fait que ça se passe dans le caniveau incite à penser qu'il s'agit plus de l'anus que du vagin et qu'il s'agit du resurgissement d'une pensée enfantine. Dépourvu de toute connaissance du vagin, je ne pouvais imaginer naissance et rapports sexuels que dans un commerce avec l'anus.

Savoir issu de l'université, savoir issu de la pratique

La fac ne cesse de revenir, soit le lieu où se reçoit et se diffuse le savoir. Dans l'idée de ce dernier rêve, j'y vais surtout pour apprendre, et en effet, je n'ai jamais fini d'apprendre à l'université des rêves. Mais le souhait du rêve précédent, c'est que j'avais aussi à y enseigner. Ce que je fais ici.

Le savoir que j'ai acquis de l'expérience, je n'aimerais pas qu'il reste lettre morte. J'ai mis 40 ans à digérer les enseignements de Freud, de Lacan et de quelques autres. J'ai déjà dit comment je me suis détaché de Lacan (voir mon dernier livre, *Abords du Réel*) après l'avoir étudié à fond et avoir prolongé ses recherches topologiques largement au delà de ce qu'il avait apporté (voir mon site, et mes premiers bouquins : <http://une-psychanalyse.com> et http://une-psychanalyse.com/topologie_et_psychanalyse.html).

J'aimerais faire entendre le message suivant : Lacan, outre son flou et ses contradictions internes, a tout misé sur le signifiant, et il n'aurait pas dû. Je vois aujourd'hui les amis chinois et les amis français qui se préoccupent de Chine ne cesser de s'interroger sur la différence d'une psychanalyse en Chine par rapport à une psychanalyse en France, du fait de l'énorme différence entre nos langues et nos écritures. Mon expérience de l'analyse avec des chinois et aussi des gens ayant d'autres langues maternelles m'a montré que les rêves de tous possédaient la même structure. Le fait que, depuis quelques années, je reçoive aussi des personnes en anglais, a achevé de me convaincre, cette langue n'étant la langue maternelle d'aucun des deux protagonistes. Si j'y suis certainement moins habile à repérer les lapsus et les homophonies, ça n'empêche nullement le discours de l'inconscient de se faire entendre, dans le récit des rêves (essentiel), de l'enfance, et même de la vie quotidienne.

L'homophonie mer/mère n'est présente qu'en français : ça n'empêche nullement les gens qui n'ont jamais pratiqué le français de rêver de raz de marée, de rivières, etc.

Les rêves que je viens d'analyser ici sont exemplaires de cela : être le phallus, avoir le phallus, menace de chute dans le vide, objets qui rentrent ou sortent de trous, l'élément liquide rappelant gestation et naissance, tout cela revient partout chez tout le monde, quelle que soit sa langue et son mode d'écriture. Il s'agit là de l'expérience de tout le monde, de la façon dont se posent des questions fondamentales vraies pour tous les humains : qui suis-je ? Est-ce que j'existe ? Ne vais-je pas tomber, être abandonné (autrement dit : Œdipe) ? Ne vais-je pas perdre une partie de mon corps, la plus précieuse, le phallus ? Ou ne l'ai-je pas déjà perdue (autrement dit : castration) ? Tout cela est totalement indépendant de la langue que l'on parle et du mode d'écriture que l'on utilise.

On n'entend plus parler de ces signifiés, tombés en désuétude dans le champ lacanien. On entend encore moins parler de l'identification entre analysant et analyste, si ce n'est sur la mode de la prohibition la plus absolue, en refus d'entendre cette réalité.

Le mode d'écriture du rêve, par image, est universel ; l'inconscient est fait de ça. Si on veut maintenir la fameuse formule de Lacan : « l'inconscient est structuré comme un langage », il faut préciser : alors, la base de ce langage, c'est l'écriture de la mémoire inconsciente. Et c'est fort loin du sonore. Si parfois l'inconscient se sert d'une correspondance homophonique pour écrire une lettre qui lui manque, c'est en fait extrêmement rare (la langue chinoise fait de même, avec le même caractère de rareté. Ma connaissance de cette langue est encore bien sommaire, mais je pense le soutenir au moins à titre d'hypothèse). Par exemple, dans les rêves mentionnés ici, il n'y en a qu'une, c'est « rio », jouant sur un pont signifiant entre la ville et la rivière. Tout le reste, l'eau, le volcan, la fuite, la non fuite, le risque de noyade, la chute au sec, les escaliers, le vélo, le risque de chute, le train, le trou, tout cela fonctionne non pas sur le signifiant mais bien sur le signifié. Sur la métaphore, certes, mais au niveau du signifié : un signifié pour un autre signifié et non un signifiant pour un autre signifiant. Le sujet tente de s'envoyer un message articulant en images ce qui manque dans son histoire : son origine. Et il s'agit bien de la *signification* (le signifié) de cette origine, incluant la question de sa complétude corporelle, et non de la petite musique du signifiant, comme aiment à le décrire beaucoup de lacaniens.

Ce langage là est universel. On le retrouve dans tous les mythes de tous les peuples, sous des formes incroyablement variées, mais de structure toujours identiques : ces mythes sont toujours là pour donner une explication à l'origine du monde en général et de ce peuple-là en particulier. Ils tiennent lieu de rêve collectif et de ciment social pour tous ceux qui se réfèrent à cette croyance.

Tout cela, j'ai mis très longtemps à le formuler, ayant été formaté pendant 35 ans au discours lacanien. Mais l'expérience (et non une autre théorie) a fini par s'imposer. Au moins, pendant ces 35 ans, je n'ai jamais lâché cette idée que l'expérience était primordiale sur la théorie. En cela, je ne faisais que suivre Freud qui a montré, à plusieurs reprises, comment la pratique lui apportait des éléments qui l'obligeaient à modifier sa théorie. *A contrario*, ça a été le grand défaut de Lacan de ne jamais parler de sa pratique : il s'est coupé du moyen essentiel de réformer une théorie.

12 janv. 17

Le signifiant est un vecteur. Il permet de véhiculer le signifié. Autrement dit : le son de ma voix porte ma parole, et celle-ci porte les signifiés. Mais nous sommes déterminé par ces signifiés, et non par le signifiant comme tel, ainsi que le prétend Lacan.

Il suppose que, puisque nous ne prononçons que les signifiant et que celui qui entend n'entend que les signifiants, alors il n'y a que du signifiant. D'où l'élaboration d'une théorie du signifiant qui serait déterminante pour la structure du sujet.

Cette position à laquelle j'ai cru trop longtemps, c'est comme : "quand le sage montre la lune, l'imbécile regarde le doigt". Le sage veut signifier "la lune", et l'imbécile regarde ce avec quoi il signifie, "le doigt".

Mon rêve veut me montrer ma gestation et ma naissance, etc. A la limite, peu importe avec quels mot je vais le dire. D'ailleurs ces rêves sont très nombreux et jamais pareils. Je n'emploie donc jamais les mêmes mots ou presque. Ce qui compte, c'est le contenu du message, non le médium. Si ça insiste, c'est que ce contenu n'est jamais suffisamment élaboré. Il demande toujours plus de représentations, c'est à dire de signifié, car j'ai été exclu de cet acte fondateur de moi-même. Certes, de la même manière que la Chose est exclue du mot. Ce n'est pas ce qui rend le mot prépondérant. La Chose non plus, quoique, ici, elle soit présente in abstracto à travers ce récit de naissance : le souvenir de ma gestation et de ma naissance, voilà la "Chose" exclue du discours, exclue de mes souvenirs, morceau manquant du puzzle de ma vie que le rêve cherche à reconstituer. Il le fait par une écriture imagée, hiéroglyphique, et c'est ce message qui est à lire. Ce message, ce signifié, vient remplacer la Chose qui n'a jamais été dans aucun discours. Mais comme ce n'est qu'en remplacement, c'est vécu comme insuffisant : d'où, la répétition.

Il y a quelques temps, un ami lacanien de vieille date s'est un peu fâché avec moi lors du groupe "analyse de la pratique". Une participante a raconté un rêve à elle.

Il a très vite achoppé sur un mot qu'elle avait prononcé (je ne peux pas dire ici lequel, ce serait trahir le secret de la séance) (par contre, le débat théorique peut parfaitement être révélé). En l'entendant légèrement de travers, ça devenait un autre mot, porteur d'une autre signification. et mon ami d'expliquer sa position : peu importe le rêve, ce qui importe c'est le récit, soit , le signifiant, dont celui qu'il avait isolé de tous les autres en le déformant légèrement pour faire entendre autre chose.

je dois dire que ça m'avait foutu un peu en colère, car c'était vraiment "regarder le doigt". j'ai répondu que si, c'est le rêve qui importe, car en posant des questions (ce que j'ai fait ensuite) on peut obtenir un autre récit du rêve, pas tout à fait le même, avec des détails oubliés par exemple, puis encore un autre récit en poussant un peu plus loin etc. Ainsi au-delà des signifiants employés, l'image que la personne a de son rêve, dans sa tête finit aussi par se former dans la mienne, tandis que les signifiants employés s'estompent. Ils n'étaient au service que d'une version du rêve. En passant au-delà des différentes versions, non seulement je parviens à cette image, mais, et c'est là que c'est le plus intéressant, la rêveuse parvient à l'explication de son rêve, soit, l'interprétation ou encore le signifié, le message qu'elle cherchait à s'envoyer à elle-même sous une forme codée.